

Blanche Daramir

Emmanuelle Callerame

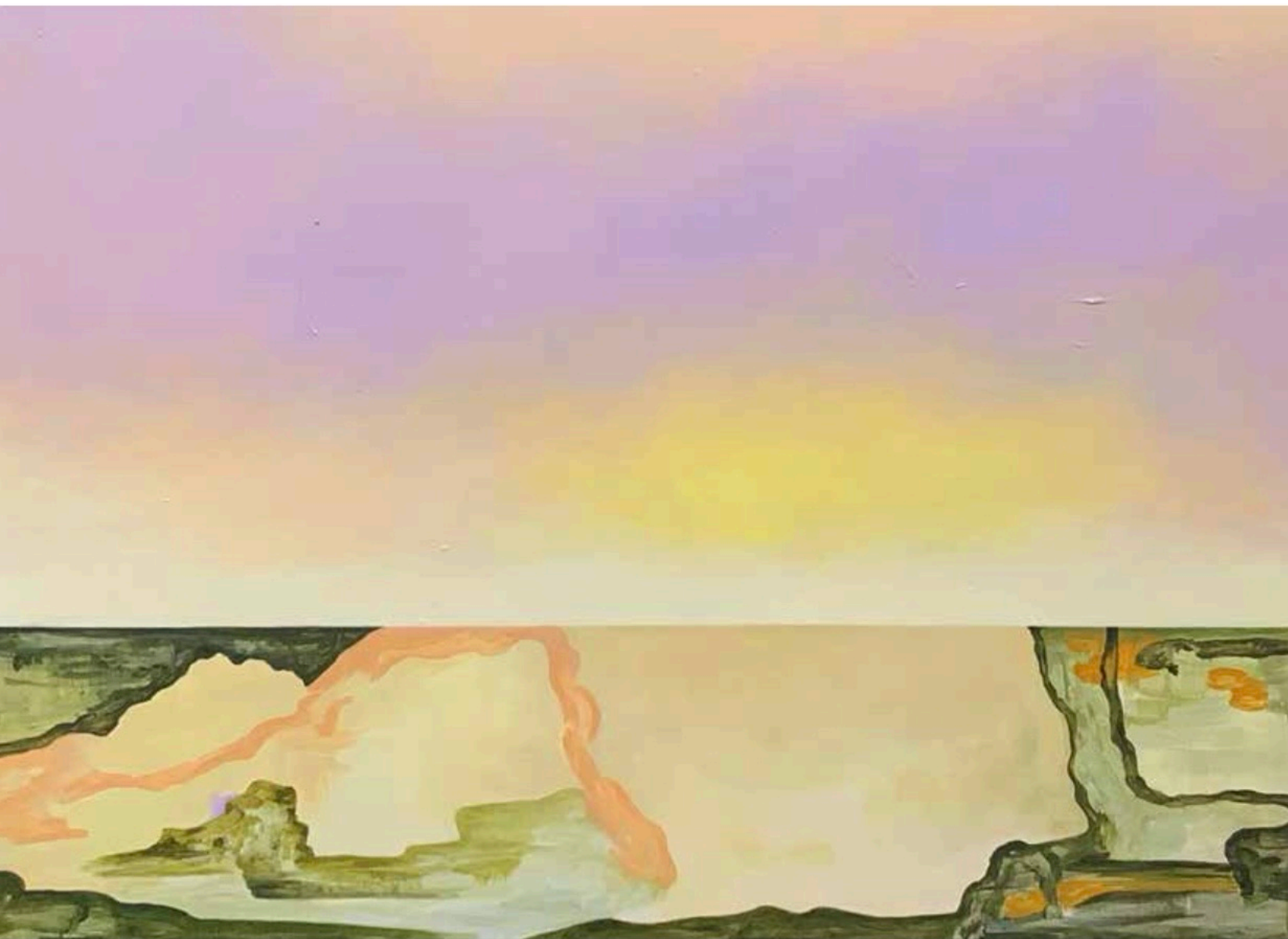
De son enfance à la campagne, Blanche Daramir conserve un regard capable d'embrasser l'horizon sans limite. Depuis, le paysage imprègne l'ensemble de son œuvre, à travers ses lignes de fuite, ses vallons mystérieux, sa nature enchantée ou encore ses profondeurs souterraines. Formée à l'EESI (École européenne supérieure de l'image) d'Angoulême puis aux Beaux-Arts de Nantes, l'artiste développe un rapport singulier à l'espace, qu'elle explore aussi bien comme un territoire physique qu'émotionnel.

Du grand format en peinture aux polaroids, en passant par les microsculptures, Blanche Daramir compose son œuvre à la manière d'une maquette de livre, où chaque expérimentation – médium, technique, sujet – surprend le spectateur tout en prolongeant le récit. En effet, pour l'artiste, l'harmonie naît dans les contrastes. Dans ses œuvres, les lignes les plus douces côtoient les zones de fracture, les vides dialoguent avec les pleins, les couleurs sont un langage.

Néanmoins, la lumière qui émane de ses œuvres est avant tout une réponse à ses propres inquiétudes, face à la disparition du vivant et à l'effacement progressif des environnements qui nous construisent. Au fond, ce n'est peut-être pas tant le paysage que Blanche Daramir cherche à représenter que le souvenir qu'il laisse en nous, comme une tentative d'en préserver la trace.



50 Portrait de l'artiste à Nantes dans son atelier au sein du collectif Bonus, 2025



Bonjour Blanche ! Le paysage, et plus particulièrement l'horizon, traverse l'ensemble de votre travail. Pourquoi ?

J'ai grandi à la campagne dans un petit village de Charente, sur une colline avec un horizon à perte de vue. Ces décors m'ont tant imprégnée que j'ai ressenti le besoin de les représenter pour leur rendre hommage.

Dès mes études à l'EESI d'Angoulême, j'ai commencé à m'intéresser à mon environnement direct. J'ai d'abord peint les maisons de mon enfance, avant d'élargir mon champ de vision puis d'embrasser la totalité du paysage.

Vous utilisez la couleur comme un véritable langage narratif et visuel. Comment intervient-elle dans votre processus de création ?

En effet, mon approche intuitive de la couleur est un processus clé dans mon travail. Même si je dispose en général d'une idée de l'atmosphère souhaitée, mes palettes se construisent au fur et à mesure de la création. Progressivement, des mélanges apparaissent, des lumières naissent. Je commence souvent la construction d'une peinture par une touche de couleur, un geste, qui va donner le ton pour la suite.

Récemment, mes teintes se sont légèrement assombries. Dans la série en cours de réalisation « La Grande Roche » par exemple, je cherche à créer une ambiance organique et terreuse, en lien avec mes questionnements écologiques. J'y fais référence aux strates géologiques, mémoires de la Terre, et à la figure de la caverne, qui est à la fois le premier espace d'expression artistique et le refuge de la fin des temps.

Vos compositions, souvent minimalistes, cohabitent avec des couleurs vibrantes. Comment construisez-vous cet équilibre entre épure et intensité ?

J'aime me situer à la frontière entre abstraction et figuration en donnant des indices sur mon sujet – une ligne d'horizon par exemple – sans tout dévoiler. Ce mystère, qui est peut-être une forme de pudeur, laisse place à diverses interprétations.

De manière générale, je suis à la recherche de contraste. Dans mes compositions, je travaille sur les oppositions : entre les couleurs bien sûr, à travers les associations de teintes complémentaires, mais aussi entre les lignes. J'alterne entre douceur et dureté des formes, entre espaces vides et zones plus denses. Je crois que le déséquilibre peut faciliter l'harmonie s'il crée du rythme dans une image.

Vous avez commencé par la peinture avant d'explorer la microsculpture, puis de revenir au grand format. Que changent ces variations d'échelle dans votre manière de concevoir une œuvre ?

On dit souvent que l'atelier fait l'œuvre. En ce qui me concerne, mon travail s'est toujours adapté aux lieux dans lesquels j'ai vécu et à leurs contraintes. La microsculpture m'a permis quelque temps d'explorer le tout petit format et de créer des expositions nomades, qui peuvent tenir dans une boîte. J'aime la proximité et l'intimité qu'impose la miniature.

Pendant les confinements, j'ai également dessiné sur iPad. Cela me permettait de représenter numériquement les paysages que je ne pouvais plus traverser physiquement. Désormais, cet outil me sert uniquement dans les étapes de recherches préparatoires.

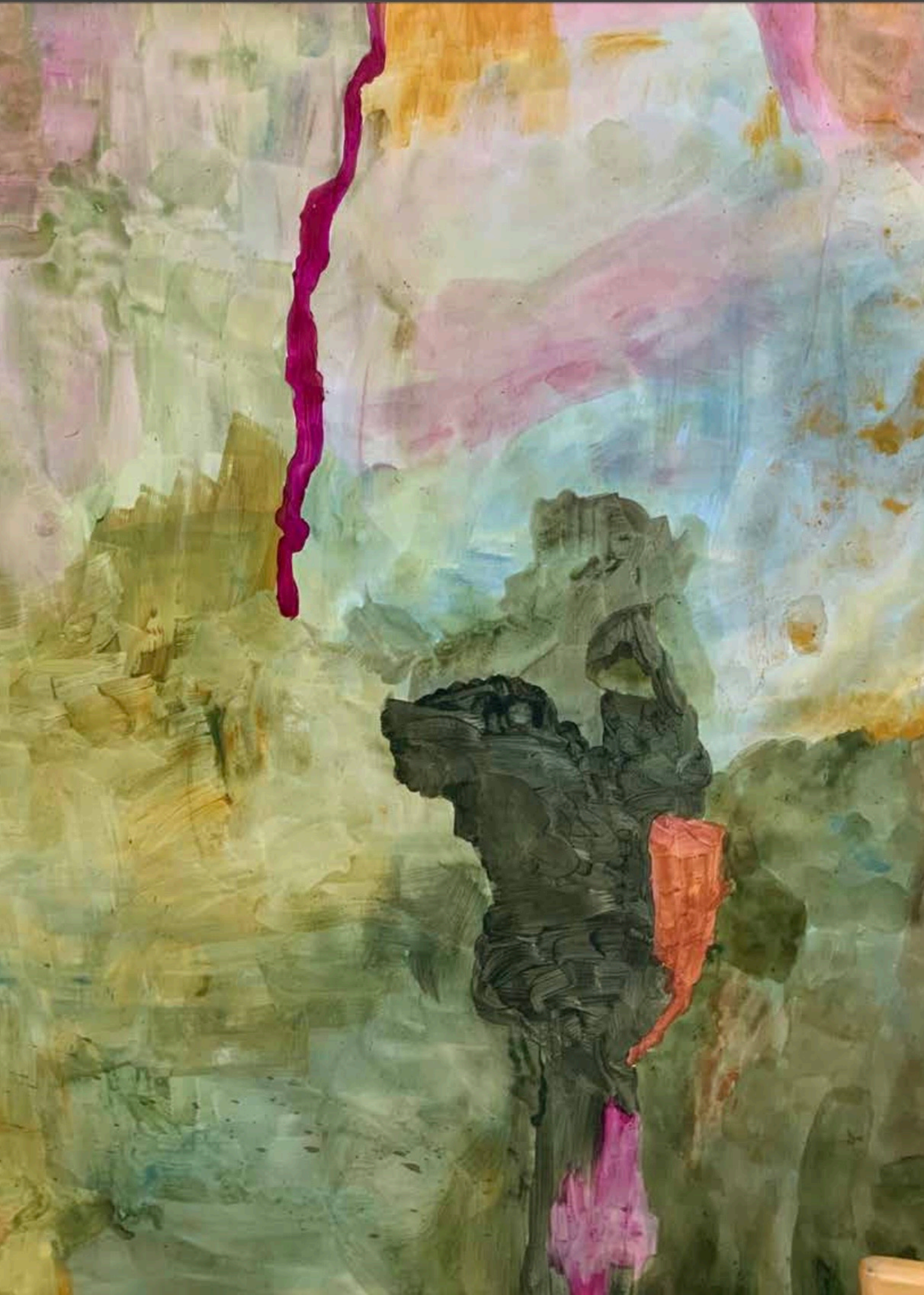
Actuellement, je reviens au grand format de peinture sur toile en rouleau et je retrouve le plaisir de déployer mon corps dans l'espace. Je travaille au sol, ce qui me permet à la fois d'être en immersion dans la peinture, et de prendre du recul par rapport au support, ce qui est plutôt libérateur.

De la peinture à la sculpture, du numérique au volume, en passant par la gravure ou le papier peint, l'expérimentation occupe une place centrale dans votre démarche. Que vous permet cette diversité de médiums et de supports ?

J'ai remarqué que l'ennui s'installait vite si je ne renouvelais pas ma pratique. Je ressens un réel besoin d'explorer des formes et des outils différents, où chaque expérimentation nourrit la suivante. J'aime à penser que l'ensemble de ces recherches suit une même trame, ce qui construit finalement un corpus cohérent.

Cela dit, depuis deux ans, j'essaie de rester mobilisée sur la peinture pour aller encore plus loin dans mon approche : laisser le geste ouvert et libre, élargir mes formats pour créer des œuvres qui investissent l'espace. Accepter les « imperfections », les taches et coulures qui rendent la peinture vivante. En bref, chercher à représenter des émotions liées au paysage plutôt que le paysage lui-même.

← 51 *Le Souterrain*, acrylique sur toile, 50 x 70 cm, 2026



← 52 Détail, Roche 2, de la série « La Grande Roche », acrylique sur toile, 160 x 210 cm, 2026

Vous venez de terminer une série de 120 polaroids peints, comment ce projet est-il né ? Qu'a provoqué la contrainte d'habiter un même support de si nombreuses fois ?

Ce projet est né d'un problème technique. Après une séance photographique de repérage dans la nature, les polaroids sont sortis blancs. Cette absence d'image m'a donné envie de peindre des paysages imaginaires sur les photographies vierges. Le plus étonnant, c'est la concordance entre mon sujet – la disparition du paysage et l'éco-anxiété qui en découle – et l'altération imprévue du support. Tout à coup, les décors que j'observais dans le réel devenaient des fantômes, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Après avoir publié quelques-unes de ces peintures sur Instagram, un éditeur m'a contactée. Nous avons décidé de poursuivre ce travail dans le but de réaliser un ouvrage, qui paraîtra en 2027. J'ai toujours aimé travailler en série, car cela me permet d'explorer en profondeur une thématique. Ainsi, la contrainte du format et de la répétition sur 120 polaroids m'a poussée à analyser mon sujet dans les moindres détails.

Derrière l'apparente douceur de vos œuvres affleure souvent une inquiétude liée à la disparition du vivant. Pourquoi avoir choisi d'aborder ce sujet par la lumière plutôt que par l'ombre ?

Je crois que c'est une forme de résistance. Je pourrais être facilement tentée par l'ombre, mais je préfère peindre ce dont j'ai besoin. Ainsi, j'ai choisi d'imaginer la lumière qui subsiste dans nos temps complexes plutôt que de peindre l'angoisse qu'ils suscitent.

Je parlais de contraste un peu plus haut et c'est justement cet équilibre que je cherche dans mes travaux récents. Un équilibre entre le chaos et la lueur, entre la peur d'un monde qui vacille et l'envie de construire un futur plus désirable. Je conçois ma pratique artistique comme un refuge, un lieu préservé où tout reste possible.

Vous avez plusieurs projets en cours, notamment une exposition personnelle. Comment ces nouveaux formats prolongent-ils vos recherches actuelles ?

En effet, je prépare un solo show intitulé « Terres fantômes », qui aura lieu à la Galerie 29 de Châteaubriant au printemps 2027. La perspective de cette exposition me pousse à concevoir des pièces pour un espace précis, ce qui délimite le cadre de production et me conduit à penser des formes au-delà du support.

Pour ce projet, je souhaite jouer avec les échelles et mettre en relation de très grandes peintures avec de petits formats pour créer une dynamique presque narrative. Je compare souvent la scénographie à un livre d'art, qui ferait cohabiter différents formats de pages (pleine page, petits formats, etc.) avec des textes. Par ailleurs, le livre d'artiste prend en parallèle une place de plus en plus importante dans mon travail et je développe actuellement des livres uniques autour des arbres.



53 Série « Polaroids peints », acrylique sur polaroid défectueux, format d'image 7,80 x 7,80 cm, 2025 →

Vos peintures invitent souvent à regarder au-delà du cadre. Cherchez-vous à créer un espace d'évasion ou, au contraire, une autre manière de regarder le réel ?

Je pense que chaque artiste propose sa propre vision du réel, déploie une lecture personnelle de ce qui l'entoure. On me dit souvent que mes peintures invitent à l'évasion. Même si ce n'est pas un objectif conscient, je le reçois comme un compliment, car moi-même en tant que spectatrice, j'aime les créations qui me sortent de moi-même, qui me placent en dehors de mes pensées. Lorsque je crée, j' imagine des œuvres qui « vibrent », où il se passe quelque chose d'impalpable, presque magique, comme si l'œuvre m'échappait, qu'elle disposait finalement d'une identité et d'une énergie propres.

Plus encore que le paysage, c'est le souvenir de celui-ci qui semble être la quête de votre œuvre. D'où vous vient ce désir d'archiver ce qui nous entoure ?

Et surtout, que voudriez-vous ne jamais oublier ?

Je pense immédiatement aux paysages de mon enfance, qui sont gravés à jamais dans ma mémoire. Mais au-delà de ça, nous traversons une époque chaotique, où tout semble s'effriter. En tant qu'artiste et témoin de cet effondrement, je m'attache à préserver la mémoire de la beauté qui nous entoure en cherchant, à ma manière, à la poétiser.